

# Présence et figures de l'autre dans l'éthique de Démocrite

ANDRÉ MOTTE / *Université de Liège* /

Nombreux et féconds ont été, dans le dernier quart du 20ème siècle, les échanges entre les Universités de Poznan et de Liège. J'en ai été, à plusieurs reprises, un heureux bénéficiaire, ce qui m'a permis d'entretenir, avec Marian Wesoly notamment, des liens de collaboration et d'amitié. C'est à son invitation que j'ai fait, au Département de philosophie, une conférence proposant une audacieuse comparaison entre le philosophe Démocrite d'Abdère et le penseur anglais Bertrand Russell, du point de vue de leurs conceptions éthiques. Et je me souviens aussi d'une conversation que nous avons eue, une autre fois, sur la conception du bonheur chez le philosophe atomiste. Aussi ai-je pensé qu'un article consacré à un sujet lié à ce dernier conviendrait tout particulièrement pour rendre hommage au cher Marian à l'occasion de ses 70 ans.

## **Introduction**

On sait que la réflexion éthique de Démocrite est centrée sur la recherche d'un bonheur conçu comme une plénitude intérieure qu'il nomme *euthumiè* et que je propose de

traduire par « joie du cœur »<sup>1</sup>. Elle est le fruit d'une vie équilibrée qu'ordonne la vertu de *phronèsis* en disciplinant le désir, en mesurant les actions et en sélectionnant les plaisirs. Le philosophe insiste sur la dimension intime et personnelle de la moralité : l'importance de l'intention, d'une adhésion consciente aux valeurs et aussi du sentiment proprement moral de respect, de pudeur (*aidôs*), qu'il faut éprouver prioritairement devant soi-même et qui, précise-t-il encore, embrasse toute la vertu (DK 68 B 179).

Le bonheur est donc chose de l'âme (DK 68 B 170) et on doit bien se garder de l'objectiver dans des biens extérieurs (DK 68 B 171). Quelle est dès lors la place, s'il en est une, qui est faite à l'autre dans cette quête toute personnelle et, plus généralement, quels regards le philosophe jette-t-il sur autrui ? Ce sont les deux questions que je me suis posées et qui m'ont amené à relire attentivement les quelque 250 fragments qui sont les vestiges parvenus jusqu'à nous de l'œuvre morale de ce penseur. Grande a été ma surprise en découvrant que plus de la moitié de ces fragments offraient matière à l'enquête. Pour rendre compte de cette abondance, je suis acculé, dans les limites qu'impose cette publication, à une présentation sommaire des textes et à des commentaires réduits à l'essentiel. Du moins cette méthode peut-elle avoir le mérite de tirer de l'oubli bon nombre de fragments épars, rarement exploités, et aussi de faire voir, par leur regroupement thématique, la cohérence de la pensée qui les a produits. Les conclusions proposeront une réponse circonstanciée aux deux questions posées.

Les approches d'autrui qu'on trouve dans les fragments sont très diversifiées, mais peuvent être ramenées à trois catégories principales, si l'on excepte les dieux et les animaux<sup>2</sup>. Nous commencerons par passer en revue les textes où les personnages mis en scène ne sont pas socialement identifiés, ni mentionnés dans le contexte d'une rencontre, mais plutôt envisagés *in abstracto*. La deuxième catégorie est faite des proches, à savoir les parents, les enfants et les autres membres de la maisonnée comme les vieillards, les gendres, les serviteurs, auxquels seront joints aussi les amis. Restent, en troisième lieu, les gens que l'on côtoie en tant que concitoyens d'une même cité, soumis donc aux mêmes lois, ou en tant que détenteurs d'une autorité, comme sont les archontes et les magistrats qui rendent la justice. On pourrait ajouter que Démocrite a aussi voyagé à l'étranger, convaincu que la terre entière était la patrie du sage (DK 68 B 247), mais les propos qu'on lui prête au sujet d'un voyage qu'il aurait effectué en Orient et en Égypte sont très

---

<sup>1</sup> C'est dans une étude, bien ancienne déjà, que j'ai fait la proposition : « Aux origines de la réflexion morale : l'eudémonisme de Démocrite », in : *Justification de l'éthique. Actes du XIXe Congrès de l'Association des Sociétés de langue française (Bruxelles-Louvain-la-Neuve, sept. 1982)*, p. 301–305. Selon l'usage, les citations de Démocrite feront référence à l'édition de Diels-Kranz (1960), soit, sous la lettre A, les témoignages biographiques et doxographiques, et sous la lettre B, les fragments ; les traductions sont personnelles. Étant donné l'ampleur limitée de cet article, j'ai renoncé à exploiter ici les nouveaux textes anciens qu'a recueillis, concernant Démocrite Leszl (2009), mais j'en ferai état dans une étude plus générale que je me propose de consacrer à l'éthique démocratéenne. Celle-ci a déjà fait l'objet d'autres présentations de portée générale, parmi lesquelles j'épinglerai le chapitre que lui consacre Salem (1996). Sur l'importance de la *phronèsis*, cf. ma contribution Motte (2008).

<sup>2</sup> Trois sentences, en effet, concernent les relations avec les dieux (DK 68 B 162, B 217 et B 234) et deux avec les animaux (DK 68 B 257 et B 258), où est posée la question de savoir si on peut tuer des animaux malfaisants, une réponse positive allant de soi aux yeux de Démocrite.

suspects d'inauthenticité<sup>3</sup> ; quant au séjour qu'il aurait fait à Athènes, il n'y serait pas sorti, selon son propre aveu<sup>4</sup>, de l'anonymat.

### Figures de l'autre socialement anonyme

Dans une sentence qui ouvrirait sans doute un recueil, Démocrite annonce que, si l'on prête une attention intelligente aux avis qu'il va émettre, on accomplira beaucoup d'actions qui sont dignes d'un homme de bien (*anèr agathos*) et on en évitera bien des mauvaises. De la vertu de *phronèsis* qui caractérise cet homme sage et dont j'ai évoqué déjà le rôle déterminant qu'elle joue dans la vie morale, il disait aussi que naissent d'elle trois choses : le bien penser, le bien dire et le bien agir (DK 68 B 2). On va voir qu'autrui peut être présent dans chacune de ces trois démarches. Sans doute était-il moins attendu dans la première. Pourtant, c'est au cœur même de la pensée du bonheur que notre philosophe l'introduit. Le fragment 191, qui est le plus long de la collection, affirme que la joie du cœur (*euthumiè*) s'acquiert par la modération dans la jouissance et par un équilibre de la vie, à l'abri des défauts et des excès. C'est à ce qui est possible qu'il convient d'appliquer son esprit, et on doit apprendre à se satisfaire de ce qui est à sa portée. Il importe pour cela de ne pas braquer sans cesse son esprit sur ceux qu'on admire et qu'on envie.

« Mais il faut bien plutôt considérer la vie des gens malheureux et songer à leurs vives souffrances en sorte qu'apparaissent comme importants et enviables les biens présents qui sont accessibles et qu'il n'arrive plus à l'âme de souffrir à force de désirer toujours davantage. Car qui admire les bien nantis et ceux que les hommes proclament bienheureux (*makarizomenoi*) et qui, à tout instant, fixe sur eux son souvenir est amené par la force des choses à entreprendre sans cesse du neuf et à se laisser emporter par le désir de quelque action funeste qu'interdisent les lois [...]. Il faut donc se réjouir des choses dont on dispose en comparant sa propre vie à la vie de ceux qui réussissent moins bien et en trouvant dans la considération de ce qu'ils endurent une raison de se trouver soi-même heureux [...]. Nourri de cette pensée, on éprouvera davantage la joie du cœur (*euthumoteros*) et l'on repoussera pas mal de fléaux qui accablent l'existence : l'envie, la jalousie, la malveillance ». L'homme jaloux est quelqu'un qui se fait du mal à lui-même comme à un ennemi (DK 68 B 88).

Ce genre d'argumentation est bien connu des parents et des éducateurs, mais l'insistance avec laquelle Démocrite l'appuie pour baliser la quête même du bonheur ne laisse pas de surprendre. À ses yeux, le regard que l'on porte sur autrui est une démarche préalable et décisive pour assurer la réussite de cette quête. L'enjeu en effet, tel qu'il le

---

<sup>3</sup> Cf. DK 68 B 299 : selon les dires que Clément d'Alexandrie prête à Démocrite, mais que Diels-Kranz n'accueillent pas comme authentiques, il est question de voyages à Babylone, en Perse et en Égypte, avec enseignement des mages et des prêtres.

<sup>4</sup> Cf. DK 68 A 11 (témoignage de Valère Maxime) et B 116 (témoignage de Cicéron).

présente, est double. D'une part, si on a l'esprit continûment préoccupé par la réussite des autres, spécialement de ceux que la foule élève au pinacle, on est pris d'un désir insatiable, et la volonté de rivaliser avec eux risque d'entraîner un activisme incompatible avec une vie sereine et pouvant même inciter à l'injustice ; autrement dit, l'envie et la jalousie sont une antichambre de la malveillance et font obstacle à un esprit serein et positif, non rongé par un sentiment douloureux d'insatisfaction, voire aussi de crainte ou de remords. En revanche, d'autre part, le regard porté sur les gens malheureux et sur les souffrances qu'ils endurent incite à se satisfaire de sa situation, et même à s'estimer heureux. La joie du cœur est à ce double prix.

C'est donc une simple représentation de l'autre, l'image qu'on se fait de lui, qui est jusqu'ici concernée. Le « bien dire » et le « bien agir » quant à eux impliquent souvent une rencontre, un contact effectif avec autrui. S'agissant de la parole, le grand nombre de sentences qui lui sont consacrées forment comme un petit traité du bon usage qu'on doit en faire. Démocrite met prioritairement l'accent sur l'harmonie qui doit régner entre ce que l'on pense et ce que l'on veut avec ce que l'on dit et avec ce que l'on fait, et il dénonce vigoureusement les différentes discordances qui peuvent rompre la nécessaire cohérence de ces instances. Mais c'est l'harmonie interne qui est ainsi visée et autrui ne l'est donc pas directement. Il l'est, en revanche, dans bien des recommandations faites au sujet de la parole. Il faut veiller à parler vrai (*alèthomutheen*) plutôt qu'à parler beaucoup (DK 68 B 225) et savoir aussi écouter plutôt que vouloir tout dire, signe d'arrogance (*pleonexia* : DK 68 B 86). Le franc-parler (*parrèsiè*) est également exalté, parce qu'il est le propre de la liberté (*eleuthèriè*) ; encore faut-il discerner le moment favorable (*kairos* : DK 68 B 226). N'est guère propice aux apprentissages requis le fait de contredire et de bavarder continuellement (DK 68 B 85). Les paroles d'éloge ou de blâme sont pareillement à surveiller : savoir discerner ce qui est éloge et ce qui est flatterie (DK 68 B 115) ; être conscient qu'il vaut mieux être loué par autrui que se louer soi-même (DK 68 B 114) ; il convient d'applaudir aux belles actions sans céder à la fourberie qui consiste à louer des insensés (DK 68 B 63), ce qui leur fait du reste le plus grand tort (DK 68 B 113) ; aimer faire des reproches n'est pas une disposition favorable à l'amitié (DK 68 B 109) et mieux vaut blâmer ses propres fautes que celles des autres (DK 68 B 60) ; comme l'homme de bien (*agathos*), on ne fera pas état des blâmes que profèrent les méchants (DK 68 B 48). Notre philosophe recommande aussi de prendre garde aux discours querelleurs qui vous embobinent (DK 68 B 150), observant de surcroît que l'amour des querelles (*philonikiè*) est complètement insensé, car, à considérer le tort qu'on peut faire à l'adversaire, on perd de vue son propre intérêt (DK 68 B 237).

Cette remarque, certes, n'est pas précisément inspirée par l'altruisme, mais on va voir plus loin que pareille préoccupation n'est nullement étrangère à Démocrite. La parole, dit-il, n'est que l'ombre de l'action (DK 68 B 145), et hypocrites sont ceux qui, en paroles, font tout et, effectivement, ne font rien (DK 68 B 82). Aussi bien faut-il vouer son zèle aux œuvres (*erga*) et aux actions vertueuses (*prèxiai aretès*) plutôt qu'aux discours (*logoi* : DK 68 B 55). Or, dans ces œuvres vertueuses, autrui est souvent concerné, comme l'atteste le thème des bienfaits (*charites*) dont traitent au moins cinq sentences conservées.

N'est vraiment bienfaiteur que celui qui a choisi délibérément de bien agir, sans attendre la réciprocité (DK 68 B 96), et c'est avec l'idée d'en rendre de plus grands qu'il faut accepter les bienfaits (DK 68 B 92). Des menus présents accordés au bon moment peuvent être très considérables pour ceux qui les reçoivent (DK 68 B 94) et il faut savoir que les honneurs (*timai*) peuvent beaucoup auprès des gens de bon sens, parce qu'ils ont ainsi conscience d'être honorés (DK 68 B 95). Mais, quand on réalise un bienfait, on doit prendre garde que celui qui le reçoit ne soit pas un fourbe qui rendrait un mal pour un bien (DK 68 B 93).

D'autres sentences encore prônent des actions ou, plus généralement, des attitudes qui témoignent d'un souci délicat du respect d'autrui. L'unique emploi, attesté dans les fragments, du mot *megalopsuchiè*, qui signifie la grandeur d'âme, qualifie le comportement de celui qui sait supporter avec indulgence (*pherein praeôs*) les fautes de négligence (*plèmmeleia* : DK 68 B 46). Il est recommandé, d'autre part, de faire confiance (*pisteuein*), non pas à tout le monde, comme fait le naïf, mais aux gens dignes d'estime (*eudokimoi*), comme fait l'homme sage (*sôphrôn* : DK 68 B 67). Ne pas être soupçonneux (*hupoptos*) envers tout le monde, sera-t-il répété (DK 68 B 91), mais être vigilant et ferme. S'immiscer indiscrètement dans les affaires des autres et ignorer les siennes est proprement honteux (*aischron* : DK 68 B 80). Et voici un conseil qui mérite, me semble-t-il, une attention toute particulière : « Il est important, parce que nous sommes des hommes, de ne pas rire des malheurs des hommes, mais de les déplorer » (*olophuresthai* : DK 68 B 107a). Ce n'est pas seulement l'appel à la compassion qu'il convient de noter ici (en Grèce ancienne, cette qualité n'était pas très répandue), mais aussi l'argument utilisé pour justifier la consigne : il y a des choses qu'on ne fait pas, du simple fait qu'on est un homme. C'est, à ma connaissance, une des premières apparitions de la référence à la dignité humaine comme argument éthique de portée universelle. Autrui, enfin, comme on l'a dit déjà, peut être encore présent dans l'expérience intime du sujet en tant que témoin de la honte que celui-ci éprouve pour ses fautes. Mais, insiste Démocrite à trois reprises<sup>5</sup>, c'est d'abord devant soi-même qu'il faut éprouver ce sentiment. Dans la conscience réflexive, fondatrice de l'éthique, il arrive ainsi, pourrait-on dire, que le « je » prend la position d'un « autre ».

C'est aussi dans cette première catégorie de personnes anonymes et dépourvues de qualification sociale qu'on peut faire défiler la galerie des insensés et des méchants, tableau qui doit servir de repoussoir pour ce qui se pense, s'éprouve, se dit ou se fait. Ce genre séduira souvent les auteurs de sentences et témoigne, en l'occurrence, du regard réaliste et sans illusion que Démocrite porte sur l'humanité, sans toutefois s'y complaire, car il préfère mettre en exergue le sage ou, tout simplement, l'homme de bien (*agathos*), pour reprendre son vocabulaire habituel. Les insensés (*anoèmones*) qui peuplent la présente galerie sont plus à plaindre qu'à exéquer, car leur sottise fait que leur vie est un ratage complet. C'est qu'ils rythment celle-ci au gré des faveurs de la fortune et non de la sagesse (*sophiè* : B 197) ; ils désirent une longue vie, mais ils n'en jouissent

<sup>5</sup> DK 68 B 84, B 244, B 264.

pas (*terpesthai* : DK 68 B 201 et 200) ; ils rêvent de biens absents, mais gaspillent les biens présents (DK 68 B 202) ; ils ne sont agréables à personne pendant toute leur vie (DK 68 B 204) et leurs espoirs sont déraisonnables (DK 68 B 292) ; c'est parce qu'ils craignent la mort qu'ils désirent vivre (DK 68 B 205) et consentent à vieillir (DK 68 B 206) ; certains ont la vie en horreur, mais veulent vivre par crainte de l'Hadès (DK 68 B 199). Il est vain, d'autre part, de vouloir faire entendre raison à qui se croit intelligent (*noun echein* : DK 68 B 52). Nombreux d'ailleurs sont les hommes savants (*polumathees*) qui n'ont pas l'intelligence (*nous* : DK 68 B 64)<sup>6</sup>. Les gens puérils (*nèpioi*), ce n'est pas le discours qui les instruit, mais le malheur (DK 68 B 76). Quant aux méchants (*phlauroi*), ils ne respectent pas leurs serments (DK 68 B 239) et il faut prendre garde que, pour nuire, ils ne saisissent l'occasion favorable (*kairos* : DK 68 B 87). Leur fréquentation continuelle accroît les habitudes vicieuses (DK 68 B 184).

Dénoncer les sottises et les méfaits est assurément une manière indirecte d'encourager les vertus contraires, mais l'idée principale que suggère ce tableau noir est que par la bêtise, l'ignorance et la malveillance on creuse son propre malheur et on gâche sa vie. Contribuer à enrayer ce désastre semble bien avoir été une des motivations qui ont animé l'auteur de ces sentences.

### Figures de l'autre perçu comme un proche

La notion de « proches », qui reprend une expression attestée dans deux fragments au moins<sup>7</sup>, semble couvrir non seulement les membres de la famille et, plus généralement, tous ceux qui sont présents dans la maisonnée (*l'oikos*), mais aussi les amis et peut-être même les personnes du voisinage. Nous prendrons d'abord en compte le noyau familial, parents et enfants. Une première surprise est que rien n'est dit au sujet de la relation qui constitue le couple. Dans l'ensemble des fragments, il n'est du reste que rarement question de la femme et, pas une seule fois, elle n'est mentionnée en tant qu'épouse ni même en tant que mère, alors que l'éducation, comme on va le voir, est un thème très en faveur et que les pères sont là plus d'une fois convoqués. Et quand il arrive au célibataire invétéré que fut sans doute Démocrite de parler des femmes, ce n'est pas en bonne part, mais en sacrifiant à des clichés que nous qualifierions aujourd'hui de machistes<sup>8</sup>. On ne s'attend donc pas à ce qu'il manifeste quelque enthousiasme pour l'institution du mariage, et

<sup>6</sup> Anticipant sur « la tête bien faite » opposée à « la tête bien pleine » de Montaigne, Démocrite ajoute : « Avoir beaucoup d'intelligence (*polunoie*) et non beaucoup de connaissances (*polumathiè*), voilà à quoi il faut s'exercer (DK 68 B 65).

<sup>7</sup> *Hoi pelas* : DK 68 B 153 et 293.

<sup>8</sup> Être commandé par une femme est pour un homme le dernier des outrages (*hubris* : DK 68 B 111) ; critique des hommes politiques qui sont maîtres des cités, mais esclaves des femmes (DK 68 B 214) parce qu'ils ne maîtrisent pas leurs plaisirs (DK 68 B 214) ; quand les femmes s'adonnent au discours, c'est terrible (*deimon* : DK 68 B 110) alors que le parler peu est pour elles une parure (*kosmos* : DK 68 B 274). On apprend encore que la femme est bien plus prompte à la déraison (*kakophradmosunh* : DK 68 B 273) que l'homme.

c'est un euphémisme, car il est convaincu que c'est bien à tort que « les hommes pensent qu'avoir des enfants en suivant la voie naturelle et selon une antique institution relève de la nécessité » (DK 68 B 278). Telle est du reste, dit-il, la nature de tous les êtres qui ont une âme, animaux compris donc. Mais chez les hommes s'est ajoutée l'opinion selon laquelle un certain avantage peut aussi provenir de la progéniture. Démocrite n'en est pas moins d'avis qu'il n'est pas nécessaire d'avoir des enfants et il attire l'attention sur le fait que les tourments qu'entraîne l'entretien de la progéniture sont bien supérieurs aux bienfaits qu'on peut en escompter (DK 68 B 276). S'il s'agit d'un réel besoin, il conseille dans ce cas d'adopter l'enfant d'un ami, solution qui a l'avantage, précise-t-il, de pouvoir choisir un enfant selon son cœur et tel aussi que lui-même puisse s'adapter à son père adoptif (DK 68 B 277)<sup>9</sup>.

Ces conceptions ne sont pas un plaidoyer en faveur de la famille, c'est le moins qu'on puisse dire, et on ne trouve pas non plus, dans les sentences, la moindre référence à l'union de l'homme et de la femme, ni à l'amour qui peut y présider. Cette lacune n'est sans doute pas due au hasard de la conservation des textes. Il apparaît d'ailleurs que Démocrite parlait de la relation sexuelle avec quelque dédain<sup>10</sup>. Mais tout cela n'empêche pas qu'il ait réfléchi longuement aux questions que pose l'éducation des enfants. Il ne m'appartient pas de présenter ici tous les développements qu'il a consacrés à ce sujet, mais de mettre en lumière ce qui, dans la conception des rapports humains qu'implique l'éducation, mérite d'être souligné d'un point de vue éthique.

On vient de voir que le philosophe est très conscient des graves soucis que cause aux parents l'éducation (*technotrophè*) de leur progéniture : sa réussite<sup>11</sup> ne s'obtient qu'au prix de nombreuses luttes et l'échec est cause d'une souffrance à nulle autre pareille (DK 68 B 275). Serait-ce la compassion qui a inspiré à Démocrite la solution extrême qu'il recommande et qui consiste à renoncer à procréer ? Toujours est-il que le rôle des éducateurs est difficile et plein de risques, tant la tâche est lourde et multiple. Car il faut apprendre aux enfants à bien penser (*phronein* : DK 68 B 183)<sup>12</sup>, il faut cultiver leur corps et leur esprit (DK 68 B 179)<sup>13</sup>, former aussi leur caractère, tâche particulièrement ardue car les enfants n'ont pas de mesure dans le désir (DK 68 B 70) et font preuve d'une certaine légèreté (DK 68 B 178 : *eupeteiè*), leur pire défaut car elle cède aux plaisirs d'où naît le vice. Et il faut que les parents entourent d'un mur de protection leurs enfants, leurs personnes

<sup>9</sup> Ces idées étonnantes témoignent d'une grande liberté de parole et sont peut-être révélatrices d'un mode de raisonnement nouveau, s'agissant de l'éthique, comme j'ai essayé de le montrer dans Motte (1984).

<sup>10</sup> DK 68 B 32 : l'union sexuelle (*xunousiè*) est une petite apoplexie ; B 127 : les hommes qui se masturbent ont le même plaisir que ceux qui ont des relations sexuelles.

<sup>11</sup> Elle vaut son pesant d'or, car « Les espoirs que nourrissent les gens bien éduqués valent mieux que la richesse des ignorants » (DK 68 B 185).

<sup>12</sup> Démocrite ajoute qu'il y faut aussi des dispositions naturelles, car le temps n'y suffit pas ; à preuve : il peut y avoir de l'intelligence (*vous*) chez les jeunes et de la sottise (*axunesiè*) chez les vieillards.

<sup>13</sup> Sont citées la musique et la lutte ; cf. DK 68 B 180 où il est dit que la culture (*paideia*) est une parure pour les gens heureux et un refuge pour ceux qui sont dans le malheur.

et leurs biens, – c'est possible à peu de frais (DK 68 B 280), – car, on l'a vu, les méchants guettent l'occasion (DK 68 B 87). Démocrite est d'avis, d'autre part, que tout apprentissage implique des efforts, de la peine (*ponein*), en particulier l'apprentissage de ce sentiment de l'honneur (*aideisthai*) qui sauvegarde toute la vertu (*aretè* : DK 68 B 179)<sup>14</sup>.

Mais quelle méthode éducative prône-t-il ? Comment traiter les enfants pour les mener à cette excellence humaine qu'évoque si bien ce mot d'*aretè* ? Deux moyens principaux semblent ici émerger des *gnômai* du philosophe d'Abdère : non pas la force, mais la persuasion, et pas seulement des paroles, mais aussi l'exemple. Confiant qu'il est dans la force persuasive de la parole, bien supérieure à l'or, affirme-t-il (DK 68 B 51), Démocrite applique cette idée de façon très remarquable à l'éducation :

« Est manifestement plus fort pour conduire à la vertu (*aretè*) celui qui recourt à l'exhortation (*protropè*) et à la parole persuasive (*peithô*) plutôt qu'à la loi et à la contrainte. C'est en cachette, en effet, que commettra sans doute son forfait celui que la loi (seule) détourne de l'injustice ; au contraire, celui que la persuasion amène à accomplir son devoir ne fera sans doute rien de répréhensible ni en cachette ni ouvertement. Aussi bien celui qui agit droitement, en pleine conscience (*sunesis*) et en connaissance de cause (*epistèmè*), acquiert les qualités de courage et de droiture dans son jugement » (*euthugnômos* : DK 68 B 181).

On ne peut dire plus clairement que pour être efficace l'éducation doit être autre chose qu'un dressage et que l'excellence éthique implique elle-même une adhésion consciente et libre.

De la nécessité de donner aux enfants le bon exemple, on peut relever au moins trois illustrations. Une sentence brève affirme que « la tempérance (*sôphrosunè*) d'un père est pour ses enfants le meilleur des préceptes » (*paraggelma* : DK 68 B 208). Une autre exprime la même idée, mais par un exemple négatif, assorti d'une comparaison inattendue que l'auteur explique. Les enfants des gens avarés, est-il dit (DK 68 B 228), deviennent stupides (*amathees*) : pour peu qu'ils ratent le modèle paternel de gestionnaire avare, ils vont généralement à leur ruine, semblables à ces danseurs qui, appelés à se lancer sur les épées, ne parviennent pas à toucher l'unique endroit où il faut poser les pieds et sont dès lors perdus. On peut conclure de cette comparaison qu'une bonne éducation ne doit pas miser sur la répétition automatique d'un modèle. Et c'est un contre-exemple que propose Démocrite quand il conseille au père de partager le plus possible ses biens avec ses enfants en veillant à ce qu'ils en fassent bon usage, deviennent ainsi plus économes et rivalisent entre eux pour de nouvelles acquisitions (DK 68 B 279).

---

<sup>14</sup> Ce sentiment est celui qui a été évoqué plus haut par le mot *aidôs*, quasi intraduisible, sa signification tenant à la fois de l'honneur, du respect et de la honte. Concernant l'effort, voir aussi DK 68 B 182 : tout ce qui est beau ne s'apprend qu'au prix d'efforts (*ponoi*) alors que les vilaines choses viennent spontanément.

Restent, concernant la famille, et avant de parler des amis, quelques idées éparées qui méritent peut-être une mention. L'*oikos*, dit Démocrite, tout comme le corps et la vie, est exposé à la maladie (DK 68 B 288). Cette sentence ne donne elle-même pas d'exemple, mais une autre fait l'hypothèse d'une mésentente entre un père et un gendre, auquel cas ce n'est pas seulement d'un fils possible que le premier sera ainsi privé, mais aussi de sa fille (DK 68 B 272). Il est aussi affirmé que l'hostilité des personnes apparentées (*sugge-neis*) est bien plus pénible que celle de familles étrangères (*othneioi* : DK 68 B 90). C'est sans doute en référence à la maisonnée qu'est tracé le portrait d'un aimable (*eucharis*) vieillard qui séduit par ses belles histoires (*spoudaiomuthos* : B 104) et qu'est donné le conseil d'employer ses serviteurs comme s'ils étaient des parties de son corps, et donc de confier à chacun la tâche adéquate (DK 68 B 270) ; ce conseil vise une organisation adaptée du travail, mais la comparaison avec le corps suggère aussi que les serviteurs sont des personnes dont on doit prendre soin. En revanche, notre philosophe faisait comprendre, semble-t-il<sup>15</sup>, que vouloir être agréable à ses proches ne peut aller jusqu'à la complaisance. Enfin, on trouve à nouveau, appliquée ici aux proches, l'idée qu'il ne faut pas prendre plaisir au malheur dont ils sont victimes, la raison invoquée cette fois étant que les coups du sort sont le lot de tous. Démocrite ajoute que ceux qui méconnaissent ce précepte échouent à trouver en eux la joie (*oikèè chara* : DK 68 B 293).

Les amis sont d'autant plus à compter parmi les proches que Démocrite observe que tous les parents (*hoi xuggenees*) ne sont pas des amis (*philoï*), mais seulement ceux qui s'accordent sur ce qui convient (*Hoi xumphôneontes peri tou xumpherontos* : DK 68 B 107); on songe ici au mot fameux de Cicéron dans le *De amicitia* (*idem velle, idem nolle*), mais en ajoutant d'emblée un complément qui spécifie le vouloir commun, notre philosophe indique que c'est bien de l'amitié vertueuse qu'il veut parler. Une bonne dizaine de sentences sont vouées à ce thème de l'amitié et témoignent de l'importance qui lui est reconnue. Une d'elles (DK 68 B 186) réaffirme brièvement que c'est la communauté de pensée (*homophrosunè*) qui fait l'amitié. Deux autres en disent le prix : « N'est pas digne de vivre qui n'a même pas un bon ami » (DK 68 B 99), car « l'amitié d'un seul homme sensé (*xunetos*) vaut mieux que celle de tous les sots » (DK 68 B 98). Qui dit amitié dit réciprocité et c'est pourquoi « ne peut être aimé, même d'un seul, celui qui n'aime personne » (DK 68 B 103). Mais attention : « Nombreux sont ceux qui paraissent être des amis et qui ne le sont pas », l'inverse étant vrai aussi (DK 68 B 97). Ce n'est pas en faisant des reproches continuellement qu'on se fait un ami (DK 68 B 109), et si on ne garde pas longtemps des amis qu'on a pu éprouver, c'est qu'on a mauvais caractère (DK 68 B 100). Il est vrai que, quand sourit la fortune (*en eutuchièi*), il est aisé de trouver un ami, mais dans le cas contraire, c'est ce qu'il y a de plus difficile (DK 68 B 106), et « nombreux sont ceux qui se détournent de leurs amis lorsque, de l'abondance, ceux-ci tombent dans la pauvreté » (DK 68 B 101). Ces avis assez pessimistes semblent perdre de vue l'affirma-

<sup>15</sup> DK 68 B 153 : j'opte pour l'interprétation que propose le philosophe épicurien Philodème de Gadara (DK 68 B 153b).

tion précédente selon laquelle il y a de vrais et de faux amis, à moins que le mot *philos* ne signifie pas davantage ici qu'une amitié dite d'intérêt.

### Figures de l'autre appréhendé comme citoyen

Au sein de la cité, tels que Démocrite les conçoit, les rapports entre les citoyens et les autorités qui représentent la communauté civique et sont habilités à l'animer sont de réciprocité, chaque partie ayant ses attentes et ses obligations. Voyons d'abord les choses du côté de l'autorité. Le principe général qui légitime celle-ci est limpide : « Par nature (*phusei*), le commandement (*archein*) appartient au meilleur » (*Ho kressôn* : DK 68 B 267). Une sentence non moins concise apporte ces précisions : « Obéir (*eikein*) à la loi (*nomos*), à l'archonte (*archôn*) et à qui est le plus sage (*sophôteros*), voilà ce qui est convenant » (*kosmion* : DK 68 B 47). Si la visée de cette pensée est intégralement politique, on doit en conclure que le sage est appelé à jouer un rôle dans la cité, conception qui rappelle notamment le pythagorisme et qu'un Platon, comme on sait, n'a pas reniée. D'autre part, on est frappé aussi de voir les lois mises sur le même pied que les personnes de l'archonte et du sage. On est loin encore d'une prosopopée des lois mais parler d'une sorte de personification n'est peut-être pas abusif. Il s'avère en tout cas que, pour notre philosophe, les lois sont des êtres particulièrement bienfaisants. Le but que poursuit la loi, en effet, est de faire du bien (*euergetein*) à la vie des hommes, et pour peu que ceux-ci l'accueillent et veuillent bien se laisser persuader par elle, elle leur montre sa propre vertu (*aretè* : DK 68 B 248). Les lois sont nécessaires parce que sans elles, les hommes se feraient du tort, la jalousie étant à l'origine des conflits (DK 68 B 245). Or les conflits (*stasis*) sont néfastes aux deux parties, vainqueurs comme vaincus (DK 68 B 249), tandis que la concorde (*homonoïè*) permet la réalisation de grandes choses et, pour les cités, de mener à bonne fin les guerres (DK 68 B 250)<sup>16</sup>. « Il faut considérer les affaires de la cité comme plus importantes que tout le reste et faire en sorte qu'elle soit bien conduite [...], car une cité bien conduite est la meilleure des rectitudes. Tout dépend de cela : si ce bien est sauf, tout est sauf, s'il est ruiné, tout est ruiné » (DK 68 B 252). On ne peut mieux souligner l'importance décisive d'une cité bien gérée. Les Grecs avaient une conscience très vive des progrès réalisés par leur organisation politique, bien différente de celles pratiquées par les pays voisins. Si la maison familiale (l'*oikos*, mot grec d'où dérive, joint à *nomos*, notre mot « économie ») peut assurer le vivre, la cité quant à elle assure le « bien vivre », pour parler comme Aristote. La notion de bien commun, on va le voir plus loin, est bien présente chez Démocrite. Selon Plutarque, il exhortait à apprendre l'art politique (*politikè technè*) d'où découlent de « grands et magnifiques bienfaits pour la vie humaine ».

<sup>16</sup> On sait combien les rivalités entre cités grecques dégénéraient souvent en conflits armés. Démocrite, qui n'était pas un « va-t-en-guerre », fait ici un constat : impossible de mener à bonne fin un conflit extérieur sans une concorde interne.

Magistratures, constitutions et amitié des chefs<sup>17</sup> en sont les artisans (DK 68 B 157a et b). On doit dès lors honneur (DK 68 B 263) et protection (DK 68 B 266) aux magistrats, mais il convient aussi de les sanctionner s'ils viennent à mal agir (DK 68 B 265).

« La pauvreté en démocratie vaut mieux qu'un soi-disant bonheur cultivé auprès des puissants, dans la même mesure où la liberté est préférable à l'esclavage » (DK 68 B 251). Cette forte sentence donne à penser que le philosophe était favorable à la démocratie<sup>18</sup>. On vient de voir en tout cas qu'il encourageait les citoyens à apprendre l'art politique et à prendre part aux affaires publiques (DK 68 B 253) ; il attire aussi leur attention sur le respect du bien commun ; ainsi ne doit-on pas rivaliser au-delà d'une juste mesure ni « s'entourer pour son propre profit d'une force qui va à l'encontre du bien commun » (*toxunon* : DK 68 B 252). Il observe également qu'un usage intelligent des richesses profite non seulement à chacun, mais aussi au bien public (*dêmôphelès*), l'inverse ne servant pas la communauté (*xunos* : DK 68 B 282). Et surtout pas d'arrogance quand on parvient aux honneurs (DK 68 B 254) !

On n'est pas étonné que Démocrite accorde une attention toute particulière à la justice. C'est l'un des thèmes les mieux représentés dans les pensées qu'il nous a légués. Très significative est à cet égard cette sentence qui décrit en termes positifs les heureux effets que produit l'état de béatitude, l'*euthumiè* qu'il recommande à ses concitoyens : « Qui a la joie du cœur (*euthumos*) est porté vers les œuvres de justice et conformes aux lois. Nuit et jour, il se réjouit, il est plein de vie et sans souci. Mais qui ne tient pas compte de la justice et n'accomplit pas son devoir ne trouve dans un tel comportement aucune satisfaction ; quand il se le rappelle, il éprouve de la crainte et se fait du tort à lui-même » (DK 68 B 174). Une semblable antithèse indique que ce qui fait la gloire de la justice, c'est l'assurance de la pensée (*gnômès tharsos*) et l'absence d'effroi (*athambiè*), tandis que l'injustice a pour suite la crainte du malheur (*deima xumphorès* : DK 68 B 215). Qui commet l'injustice est plus malheureux que celui qui la subit (DK 68 B 45)<sup>19</sup> et le gain mal acquis ruine la vertu (DK 68 B 221). Il est du reste impossible d'être jamais un homme juste si on se laisse vaincre complètement par les richesses (DK 68 B 50). Se procurer des biens au prix d'une injustice, c'est pire que tout (DK 68 B 78). Mais une précision s'avère indispensable pour identifier l'acte injuste : il faut qu'il soit volontaire (DK 68 B 89). Pour les violations graves de la justice, Démocrite se montre sévère et met en garde contre le fait de relâcher les coupables par appât du gain ou du plaisir, ce qui serait une nouvelle injustice (DK 68 B 262). En revanche, notre philosophe est d'avis que devrait rester impuni celui qui tue un bandit de grand chemin ou un pirate, qu'il l'ait fait de sa propre main, qu'il l'ait ordonné ou qu'il ait agi à la suite d'un vote (DK 68 B 260).

<sup>17</sup> *Basileis* ; dans le contexte donné, il doit s'agir sans doute de petits chefs intérieurs, plutôt que des chefs d'État royaux.

<sup>18</sup> Voir à ce sujet Kelessidou (1997). Plus largement, sur les idées politiques de Démocrite : Ciriaci (2013).

<sup>19</sup> Cf. DK 68 B 237 (à considérer le tort que l'on peut faire à l'adversaire, on perd de vue son propre intérêt) et aussi Pl. *Grg.* 479e.

Seuls sont aimés des dieux (*theophilees*) ceux qui ont en haine l'injustice (DK 68 B 217). Mais, ici aussi, pour être dans le bon (*agathon*), ne pas commettre l'injustice est insuffisant, il faut ne pas même le vouloir (*ethelein* : DK 68 B 62). Et il est beau de faire obstacle à celui qui en train de commettre une injustice, en tout cas, de ne pas s'en faire le complice (DK 68 B 38). Prévenir l'injustice est d'ailleurs l'œuvre de la *phronèsis* (DK 68 B 193), cette vertu dont Démocrite vante l'éminence, comme on l'a vu plus haut. Très remarquable est aussi la sentence qui invite à porter secours à ceux qui sont victimes d'une injustice et à ne pas passer son chemin (*parienai* : DK 68 B 261) ; on songe à la parabole du bon Samaritain. Démocrite définit très simplement la justice (*dikè*) et l'injustice (*adikè*) : c'est, pour l'une, faire ce que l'on doit (*ta chrè eonta*) et, pour la seconde, ne pas le faire et s'en détourner (DK 68 B 256). Obéir aux lois fait assurément partie du devoir, mais la définition donnée débordé cette justice légale et recouvre, plus largement, la notion d'homme de bien, à qui nous aussi donnons parfois le titre d'homme juste. Une des plus hautes manifestations de la justice et de la vertu (*aretè*), note encore notre moraliste, c'est d'attribuer les plus grands honneurs (*timai*) à ceux qui en sont les plus dignes (DK 68 B 263).

Une cité bien dirigée et où les citoyens ont à cœur de respecter la justice est donc promise à de beaux jours, mais il se peut toujours qu'une partie de sa population reste dépourvue des ressources minimales pour vivre. Misant sur la solidarité, Démocrite remarque qu'« une indigence commune est bien plus pénible qu'une indigence particulière, car aucun espoir ne subsiste alors d'être secouru » (DK 68 B 287). Et pour soulager la misère, il propose un audacieux remède : « Lorsque les gens puissants (*hoi duname-noi*) prennent le risque de faire des avances à ceux qui n'ont rien, leur viennent en aide et leur manifestent de la bienveillance (*charizesthai*), c'est alors la pitié (*to oiktirein*) qui est désormais présente, la fin de l'isolement (*mè erèmoi einai*), l'émergence de la solidarité (*to hetairoi gignesthai*), la concorde (*homonoie*) entre citoyens, et tant d'autres biens que nul ne pourrait les énumérer » (DK 68 B 255). Cette pensée lucide, particulièrement digne d'attention, est bien faite pour clôturer notre revue<sup>20</sup>. J'y ajouterai une jolie comparaison qui témoigne de la joie de vivre qui habitait Démocrite et du plaisir qu'il pouvait trouver dans le vivre ensemble : « Une vie sans fête, c'est un long chemin sans auberge » (DK 68 B 230)<sup>21</sup>.

<sup>20</sup> Sur cette éthique sociale de Démocrite, voir Bruseker (2012).

<sup>21</sup> Toute une tradition fait de Démocrite un homme joyeux, un « Jean qui rit » face à Héraclite qui serait lui un « Jean qui pleure » (cf. DK 68 A 21 où sont produits plusieurs témoignages) ; sur ce *topos*, voir Cordero (2000). Une anecdote illustrant la bienveillance du philosophe rapporte que, arrivé à un âge très avancé, il était résolu à se laisser mourir, mais accepta de retarder sa mort pour permettre à sa sœur et aux femmes de son entourage de participer à la fête des Thesmophories qui durait plusieurs jours (DK 68 A 28 et 29).

### Quelques conclusions

Il convient de rappeler au préalable que la pensée éthique de Démocrite n'est principalement connue que par une série abondante de *membra disjecta*, vestiges d'une œuvre qui, selon certains témoignages anciens, était forte de plusieurs ouvrages. Si ceux-ci n'avaient pas encore la forme d'un traité, comme le sera, par exemple, *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote, tous ne se réduisaient sûrement pas à une simple accumulation de brèves sentences, comme on pourrait être tenté de le penser au vu de l'état dans lequel les fragments se présentent à nous. Autrement dit, si on ne peut plus douter aujourd'hui que ce philosophe ait été l'auteur d'une œuvre éthique développée et novatrice, la première qui nous soit parvenue en Grèce, la connaissance que nous pouvons en avoir reste fatalement fragmentaire et approximative. Aussi bien la plupart des propositions de portée générale qu'on va trouver dans ces conclusions devraient-elle être écrites en pointillé.

On ne risque guère cependant de se tromper en notant que la réflexion démocratéenne sur les rapports avec autrui a été, quantitativement et qualitativement, importante. Plus de la moitié des quelque 250 fragments conservés, je le rappelle, mettent en jeu autrui. Quant aux figures que celui-ci peut prendre, la démonstration vient d'être faite que, nonobstant certaines lacunes, elles sont abondantes et diversifiées, couvrant bien des situations qui peuvent survenir dans une vie d'homme, qu'il s'agisse de rapports individuels ou de liens sociaux. Enfin, sur le plan quantitatif toujours, j'observe que multiples sont les attitudes ou les comportements évoqués dans les sentences. Autrui peut être celui à qui on se compare, qu'on admire, qu'on imite, qu'on loue, qu'on honore, qu'on jalouse, ou qu'on blâme et qu'on critique, qui suscite la vigilance, voire la crainte, dont on dénonce la méchanceté et l'injustice, rapports qui peuvent être évidemment inversés. L'autre peut être quelqu'un à qui on adresse la parole, qu'on accable le cas échéant de ses bavardages ou qu'on sait aussi écouter, quelqu'un à qui l'on veut être agréable, dont on souhaite faire son ami et à qui on réserve ses bienfaits, ou encore dans les affaires de qui on s'immisce indiscrètement. Autrui peut être aussi celui qu'on éduque et à qui on dispense un enseignement, le gendre avec qui on veille à bien s'entendre pour conserver sa fille, un proche pour lequel on a eu une complaisance coupable, le magistrat dont on respecte les décisions et à qui, le cas échéant, on sait rendre des honneurs, mais aussi le bandit qu'il doit être permis de supprimer impunément ou la victime d'une injustice découverte en chemin. Ce sera également une série de gens dont la bêtise fait pitié, tant elle ruine leur vie, des gens toujours insatisfaits, incapables de « tirer de soi ses propres joies ».

Cette gamme n'est pas complète, mais suffit à illustrer l'éventail très ample des rapports humains que Démocrite a eu à cœur d'évoquer, se contentant parfois de simples constats, ou soulignant aussi ce qui est désirable, requis ou à proscrire. Le regroupement par thèmes suggère d'autre part que ce n'est pas au hasard que Démocrite a produit ses sentences, mais qu'il avait le souci d'exposer diverses facettes des problématiques retenues. La cohérence de sa réflexion apparaît aussi dans le fait que les sentences, la plupart d'entre elles en tout cas, s'intègrent bien dans les lignes de force qui animent son éthique :

la quête d'un bonheur intime et aussi la conception, qui n'est pas moins originale, d'une sagesse pratique (*phronèsis*) présidant au bien vivre.

Vu l'état de grande dispersion dans lequel les sentences nous sont parvenues, souligner des éléments de cohérence n'est pas superflu, et je reconnais encore la présence de celle-ci, paradoxalement peut-être, dans des lacunes, pour peu qu'on les mette en rapport avec certaines propositions. Démocrite, apparemment, n'a rien dit de l'amour entre l'homme et la femme, ni du couple qu'ils forment à la base de la famille. Il fait bien référence à l'antique institution du mariage, mais dans un contexte qui n'est guère valorisant, puisque la procréation est présentée comme facultative et que l'adoption lui est même préférée. Or il est difficile de ne pas rapprocher cette attitude distante à l'égard du couple et de l'enfantement de la conception notoirement dépréciative de la femme qu'attestent plusieurs sentences et dont témoigne aussi l'absence complète de référence à l'épouse et à la mère. On peut faire bien des hypothèses pour expliquer pareille attitude, mais ce n'est pas ici le lieu. Je me bornerai à noter que Démocrite n'est pas le seul philosophe à avoir opté pour une vie de célibat<sup>22</sup> et que ce ne sont pas sans doute pas les soucis que causent les enfants, – argument utilitaire destiné plutôt *ad exterum*, – qui l'y a poussé, mais, plus vraisemblablement, le désir de se vouer entièrement à l'étude.

Parler d'un rejet pur et simple de la femme serait sans doute excessif. Notre philosophe, en tout cas, n'est nullement coutumier de pareil comportement à l'égard d'autrui, exception faite bien sûr des hommes dont la conduite enfreint gravement la bienséance. Certaines idées qu'il défend témoignent au contraire d'un véritable altruisme et pourraient bien être des avancées peu banales. Ainsi, sur le plan des relations entre individus, l'idée qu'il ne faut pas prendre plaisir aux malheurs des autres dès lors qu'on est un homme, l'indulgence qu'appellent les fautes légères, l'indispensable écoute de l'autre, le recours à la parole persuasive plutôt qu'à la contrainte, le secours dû aux victimes des injustices et, au niveau collectif, la primauté reconnue au bien commun, la préférence pour une liberté dans la pauvreté plutôt qu'à une richesse asservie, la compassion manifestée pour les pauvres et l'appel fait aux riches pour les soulager, l'amorce enfin d'un cosmopolitisme<sup>23</sup>. Ces idées sont la marque d'une large ouverture d'esprit à l'autre et d'une grande noblesse de cœur.

La question faite à Démocrite, telle que je l'ai posée au départ, invite plus particulièrement à se demander si, selon lui, on peut être heureux sans les autres. Il semble que la réponse puisse être franchement négative. On a vu qu'autrui intervenait dans la pensée du bonheur lorsque recommandation est faite de prendre en considération les plus infortunés que soi-même (DK 68 B 191). Mais ce n'est là qu'une prédisposition négative, qui demande pareillement que soit exclue toute forme de jalousie. Démocrite cependant montre bien le prix qu'il accorde aux liens avec autrui quand il affirme, à propos de l'ami-

---

<sup>22</sup> Je n'ai pas fait d'enquête sur ce sujet, mais je sais que l'archégète de la philosophie, Thalès de Milet, passe pour être resté célibataire, et que c'est sûrement le cas de Platon.

<sup>23</sup> Cf. Dellis (2001).

tié, qu'une vie sans un bon ami n'est pas digne (DK 68 B 99) et qu'il remarque aussi que celui qui n'aime personne ne peut être aimé, même d'un seul (DK 68 B 103), laissant entendre par là qu'une telle situation est vraiment inhumaine. Mais, de façon très positive aussi, il montre qu'à la différence de l'insensé qui n'est agréable à personne (*andanein* : DK 68 B 204), l'homme heureux rayonne : réjoui et plein de vie, il est porté vers les œuvres de justice (DK 68 B 174). Autrement dit, il ne reste pas dans une tour d'ivoire, il aspire à œuvrer parmi les hommes et à participer à la vie de la cité. Le bonheur est éminemment personnel, certes, mais il ne se conçoit pas sans l'amitié et sans une harmonie sociale et politique à laquelle il convient d'apporter tous ses soins.

Il apparaît donc que cette pensée éthique, bien qu'assez réservée dans l'expression des dynamismes affectifs, est foncièrement altruiste. On ne perdra pas de vue assurément le fait que le genre féminin ne bénéficie pas, ou bien peu, de cette ouverture, mais on conviendra néanmoins qu'une motivation altruiste a pu animer Démocrite dans son dessein d'enseigner à ses contemporains une manière de bien vivre et de vivre heureux.

## BIBLIOGRPHIE

- BRUSEKER, G., 2012, « On the conception of poverty in Democritus », *Philosophia* 42, p. 66–80.
- CIRIACI, A., 2013, « Il pensiero politico di Democrito », *Philosophia* 43, s. 43–59.
- CORDERO, N. L., 2000, « Démocrite riait-il ? », en: M.-L. Desclos (dir.), *Le rire des Grecs*, Grenoble, p. 227–239.
- DELLIS, I. G., 2001, « The idea of cosmopolitanism in Democritus' thinking », *Philosophia* 31, p. 90–103.
- DIELS, H., KRANZ, W., 1960, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Bd. II, Berlin.
- KELESSIDOU, A., 1997, « L'actualité de la notion de démocratie chez Démocrite et Archytas », *Philosophia* 27, p. 314–322.
- LESZL, W., 2009, *I primi atomisti. I testi in traduzione italiana*, Firenze.
- MOTTE, A., 1984, « Le nécessaire, le naturel et l'agir humain selon Démocrite », en: L. G. Benakēs (ed.), *Proceedings of the 1st International Congress on Democritus*, Xanthi, 1984, p. 339–345.
- MOTTE, A., 2008, « L'invention de la *phronēsis* par Démocrite », en: D. Lories, L. Rizzerio, (dir.), *Le jugement pratique. Autour de la notion de phronēsis*, Paris, p. 75–104.
- SALEM, J., 1996, *Grains de poussière dans un rayon de soleil*, Paris.

ANDRÉ MOTTE

/ University of Liège, Belgium /  
andre.motte@ulg.ac.be

### The Presence and Figures of the Others in Democritus' Ethics

*Euthymia*, the founding concept of Democritus' ethics, is a thing of the soul, as he says himself, an intimate, eminently personal happiness. What place is given, then, to other individuals in this ethics? Can one be happy without the others? In order to answer these two questions the present paper examines the relevant utterances in which references to the others appear and concludes that despite a clear depreciation of the conjugal bond an altruistic dimension is very strong in this ethics and that several important ideas lie behind this concept.

KEY WORDS

ethics, altruism, friendship, justice, solidarity, concord